

La sélection de Jean-Rémi Barland

# Le martyr d'un Noir américain tué par la police

Qu'est-ce que construire un personnage ? Avec maestria, un sens du romanesque inné, un art du portrait et de la formule, Louis-Philippe Dalembert, écrivain de langue française né à Port-au-Prince et demeurant à Paris, où il poursuit une brillante carrière internationale en tant que professeur, s'empare de la question à chacun de ses livres. Avec *"Milwaukee blues"*, dont le titre renvoie à une chanson de Charlie Poole, il franchit une étape supplémentaire dans l'excellence. Deux faits divers tragiques s'y entrecroisent et se répondent, brossant par ailleurs le portrait d'une Amérique violente et en partie raciste. Il y a d'abord le supplice d'Emmett Louis "Bobo" Till, un adolescent afroaméricain né le 25 juillet 1941 à Chicago dans l'Illinois et mort le 28 août 1955 à Money dans le Mississippi, lynché et torturé à mort dans la région du delta du Mississippi, aux États-Unis. Il y a ensuite le meurtre de George Floyd, en mai 2020, qui a inspiré à l'auteur ce roman choral crépusculaire. Mais c'est en romancier que Louis-Philippe Dalembert se déplace d'une histoire à l'autre et en assure la synthèse en évoquant le destin d'un autre Emmett, imaginaire celui-là, sorte de double des deux précédentes victimes.

Il est ici en quelque sorte l'Arlésienne du récit, ou tout au moins celui dont on parle mais qu'on n'entendra jamais s'exprimer. Plusieurs voix s'exprimeront, qui évoqueront le destin d'un gamin des ghettos noirs, passionné de football américain que son talent pro-



Louis-Philippe Dalembert.

/ PHOTO MARCO CASTRO



*"Milwaukee blues" par  
Louis-Philippe Dalembert,  
Sabine Wespieser  
éditeur, 281 p., 21 €.*

qui se désindustrialise, où l'on verra que, de boulots précaires en boulots précaires, Emmett sera aussi une victime sociale.

## Des voix distinctes et complémentaires

L'une des forces de ce roman, car c'en est un, admirable dans sa construction kaléidoscopique, est de ne pas perdre le lecteur en renseignements annexes concernant la vie des intervenants. On ne saura pas vraiment pourquoi Nancy a quitté l'homme qu'elle choyait, ni les parcours passés des uns et des autres. La puissance des voix nous touche, nous foudroie souvent, et on s'aperçoit qu'elles sont distinctes, identifiables une à une et néanmoins complémentaires. Un tour de force narratif en fait, qui permet au récit de ne pas apparaître monolithique et qui surtout démontre que, même si on se bat pour la plénitude d'un individu, rien n'est possible sans sa participation active à sa rédemption. Ce que la misère fait de nous, ce que le racisme déclenche dans une vie, et surtout aux États-Unis, pays inapte à dépasser ses clivages, où persiste le souvenir de siècles d'esclavage, le poids du fatum et du déterminisme: autant de thèmes à la Steinbeck, Styron ou Toni Morrison, voire Pat Conroy, qui sont ici présentés sans pathos, sans préchi-prêcha, sans vulgarité ni clichés, et ce dans l'ombre tutélaire de René Depestre ou de James Baldwin. Et c'est encore plus beau à la deuxième lecture. Vous avez dit chef-d'œuvre ?

Jean-Rémi BARLAND

mettait à un riche avenir. Jusqu'à un accident... Abandonné par son père, élevé dans la foi pentecôtiste par sa mère, c'est un être ordinaire que sa mort terrifiante a sorti du lot.

Tour à tour défilent à la barre un épicier qui a appelé la police contre lui, et qui se trouve rongé de culpabilité (je vous laisse découvrir pourquoi), son institutrice blanche, bienveillante et apaisante, son coach sportif qui l'accueille comme un fils à un moment où le football américain aurait pu le sauver, une amie d'enfance, un pote dealer, Nancy, son ex-fiancée blanche, sans oublier le regard de Ma Robinson, une ex-gardiennne de prison. Le tout sur fond de crise sociale d'une ville